



Bulletin
de la Société Henry Dunant

n° 28 «Spécial Algérie»
24 octobre 2018



L'engrenage du moulin de la Société des moulins de Mons-Djémila

TABLE DES MATIÈRES

Voyage d'étude 2014 en Algérie p.3

Sur les traces d'Henry Dunant en Algérie

Voyage d'études du lundi 27 octobre au jeudi 6 novembre 2014

- <i>Lundi 27 octobre</i>	
par Claire Pittard	p. 4
- <i>Mardi 28 octobre</i>	
par Claude Maury	p. 8
- <i>Mercredi 29 octobre</i>	
par Roger Durand	p. 10
- <i>Jeudi 30 octobre</i>	
par Claire Druc-Vaucher	p. 16
- <i>Vendredi 31 octobre.</i>	
par Elizabeth Moynier	p. 18
- <i>Samedi 1er novembre</i>	
par Michèle Maury-Moynier	p. 25
- <i>Dimanche 2 novembre</i>	
par Stefan Schomann	p. 27
- <i>Lundi 3 novembre</i>	
par Claire Druc-Vaucher	p. 31
- <i>Mardi 4 novembre</i>	
par Roger Durand	p. 35
- <i>Jeudi 5 novembre</i>	
par Stefan Schomann	p. 41
- <i>Vendredi 6 novembre</i>	
par Claire Pittard	p. 43

Communications

- <i>Henry Dunant et Aïn-Arnat</i>	
par Khalil Hedna	p. 47
- <i>À l'arrière-plan : Henri Nick</i> <i>ami et compagnon d'infortune d'Henry Dunant</i>	
par Stefan Schomann	p. 49
- <i>Henry Dunant et l'Islam</i>	
par Mohamed Ben Ahmed	p. 55

VOYAGE D'ÉTUDE 2014 EN ALGÉRIE

Depuis toujours les liens entre l'Algérie et Henry Dunant attirent l'intérêt des historiens, des journalistes, des acteurs de l'humanitaire. Certains aspects sont relativement bien connus comme l'aventure coloniale de la Société des Moulins de Mons-Djémila, d'autres le sont nettement moins comme les causes de la faillite ou l'activité qui s'est déroulée dans l'oued Deheb des années 1850, et surtout les relations entre le futur humanitaire et la population locale. Enfin, comment est perçu ce personnage complexe et contradictoire dans l'Algérie d'aujourd'hui ?

En 2014 enfin, la Société Henry Dunant est parvenue à organiser un voyage d'étude sur place. Cette expédition a pu se dérouler au mieux grâce à l'aide de la Délégation du CICR à Alger et à son chef M. Askar Umarbekov. Nous avons aussi bénéficié du concours de la Fondation Émir Abdelkader, Mme Zohor Boutaleb, et des Éditions Dahlab, MM. Abdallah Cheghnane et Zaki Boudiaf, qui ont pris l'initiative de traduire en langue arabe les biographies sur Henry Dunant et sur Gustave Moynier. La municipalité de Sétif nous a aussi fort bien accueillis.

Du 27 octobre au 6 novembre, nous avons visité Alger, Sétif, Constantine. Surtout nous avons pu rencontrer de nombreux Algériens qui s'intéressent à l'étape coloniale du futur Samaritain de Castiglione. Les récits de ces journées captivantes vous sont proposés ici.

PRÉFACE

Et nous publierons un numéro complet du Bulletin, lorsque nous pourrons raconter les épisodes du deuxième voyage d'étude de la Société Henry Dunant, du 23 octobre au 1^{er} novembre 2018, toujours sous l'aile bienveillante du CICR, de la Fondation Émir Abdelkader et des Éditions Dahlab. Cette fois, nous aurons le privilège d'être reçus par l'ambassade de Suisse, le Fondation Zaphira, le Croissant-Rouge algérien et le ministère de la Culture. Le moulin d'Henry Dunant pourrait-il être reconnu comme un élément du patrimoine algérien ?

Roger Durand
président

RELATION DU VOYAGE SUR LES TRACES D'HENRY DUNANT EN ALGÉRIE 27 OCTOBRE - 6 NOVEMBRE 2014

LUNDI 27 OCTOBRE 2014
GENÈVE, ALGER

Par Claire PITTARD

À l'aéroport de Cointrin, les guichets-pupitres d'Air-Algérie voient petit à petit se rassembler les huit participants réjouis au rendez-vous de onze heures. Stefan Schomann est déjà là, Claire Pittard est elle aussi en avance. Puis, presque tous à la fois, se pointent les autres «Algérophiles», à savoir les organisateurs Roger Durand, Michèle Maury-Moynier et son époux Claude Maury, ainsi que trois autres personnalités : Elisabeth Moynier, Claire Druc-Vaucher et Jacques Pous.

Tout roule comme sur des roulettes, surtout depuis que nos valises-trolleys s'affaissent sous le poids des quantités de livres répartis dans nos bagages, ouvrages divers apportés par Roger et Michèle, ainsi que par Jacques et Claire D., et destinés à nos hôtes algériens.

Après un passage sans encombre au portique de contrôle, si ce n'est les petits ciseaux de Roger qui ont prestement fini d'être utiles en terminant leur service au fond de la poubelle, nous dînons de sandwiches à l'Autogrill dont les baies vitrées donnent sur la piste. L'avion décollera à 14 heures.

CLAIRE PITTARD

À Alger, où nous atterrissons vers 16 heures, nous sommes accueillis par Askar Umarbekov (d'Ouzbékistan), chef de délégation du CICR en Algérie et cheville ouvrière de notre voyage algérien ; par Mohamed Ben Ahmed, Tunisien, délégué du CICR, qui est aussi lié au Croissant-Rouge tunisien, et qui nous accompagnera magnifiquement tout au long du voyage ; ainsi que par trois autres représentants de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. Des voitures nous attendent, qui, une fois chargées, traversent Alger en pleine heure de pointe – mais y a-t-il des moments qui ne soient pas « de pointe » dans cette ville sur-densifiée dont tous les habitants semblent posséder une voiture en mouvement perpétuel ?... La circulation est très dense et nous n'avancions que pas-à-pas. Heureusement, le chauffeur est parfait : calme et précis, il se faufile habilement à travers les carrosseries ; et puis, les discussions passionnantes entamées par Mohamed, vont, quant à elles, bon train... La lenteur du déplacement nous permet aussi d'admirer les quartiers périphériques d'Alger aux immeubles blancs, dont le bleu azur des balcons ouvragés et des hauts volets présentent une douceur et une beauté particulières.

Nous gravissons des collines, redescendons dans des vallons (quartier d'Hydra), remontons ensuite au-dessus de la ville, et parvenons finalement dans la localité d'El-Biar et à l'hôtel du même nom, où nous passerons notre première nuit algérienne. Le quartier d'El-Biar domine la ville et la baie d'Alger. C'est le lieu des ambassades et des villas élégantes, bien à l'abri derrière les murs sinueux longeant la route.

Avant l'heure du souper, les livres apportés à grands renforts de muscles surgissent des valises, changent de mains, forment des tas impressionnants. Les voyageurs regroupés se dirigent ensuite au restaurant du Cercle, plus exactement sur la terrasse du Patio, où ils sont invités par le généreux C.I.C.R., représenté par Askar Umarbekov et sa précieuse assistante, Madame Lynda Bouali, Kabyle. D'autres hôtes

¹ Après l'échec des entrevues franco-algériennes de Melun (sud-est de Paris ; juin 1960), puis d'Evian (Chablais, Savoie du Nord ; mai-juin 1961) et de Lugrin (Chablais, Savoie du Nord ; juillet 1961), échecs entraînant un regain de terrorisme en Algérie, les négociations reprisent le 7 mars 1962 entre les représentants du gouvernement provisoire de la République algérienne (G.P.R.A.), dont Krim Belkacem, Lakhdar Ben Tobbal, Saad Dahlab, M'Hamed Yazid, et ceux du gouvernement français (Joxe, Buron, Tricot) ; les accords d'Evian, signés le 18 mars 1962, reconnurent alors l'indépendance algérienne.

LUNDI 27 OCTOBRE 2014

de marque font partie des agapes : l'éditeur Abdallah Cheghnane, des éditions Dahlab, fondées par son beau-père Saad Dahlab, l'un des grands négociateurs des accords d'Evian du 7 mars 1962.¹ Les éditions Dahlab ont ainsi conservé le nom de leur créateur, Saad Dahlab. L'éditeur Abdallah Cheghnane est accompagné de son beau-fils, Zaki Boudiaf, un médecin-chirurgien modeste, discret, efficace et chaleureux, qui travaille, parallèlement à son métier, aux éditions Dahlab pour seconder son beau-père ; il est aussi membre correspondant de la Société Henry Dunant pour l'Algérie. Olivier Dürr, ex-délégué du C.I.C.R., est justement en séjour à Alger, où il a retrouvé sa compagne algérienne, Maja, médecin, ils sont donc tous deux de cette rencontre festive, ainsi que le fils aîné d'Olivier, Alexandre Dürr, jeune économiste et artificier, venu rejoindre son père pour un séjour d'une dizaine de jours afin de découvrir l'Algérie. Le moment des présentations est venu, pendant qu'Alexandre et moi mangeons face à face et discutons agréablement. Nous nous présentons alors les uns aux autres entre les merlans frits et les côtelettes d'agneau.

Nous ne nous coucherons pas trop tard, car le rendez-vous du lendemain matin est fixé à 7h30, valises bouclées et petit-déjeuner englouti. Cependant, nous ne quitterons l'hôtel El-Biar le mardi matin qu'à 8h30, car l'escorte, composée de deux motards de la gendarmerie qui font le grand bonheur d'Elisabeth, arrive avec près d'une heure de retard...



MARDI 28 OCTOBRE 2014

ALGER, SÉTIF

par Claude MAURY

Il fait grand soleil, il est 8 heures trente et nous sommes devant l'hôtel El Biar prêts pour le déplacement d'Alger à Sétif. Le car est là, nous attendons notre escorte de gendarmerie qui doit nous accompagner jusqu'à la sortie d'Alger. Si à Genève, malgré les bouchons aux heures de pointe c'est relativement facile de se déplacer, à Alger c'est l'enfer. Le réseau routier de la ville est constitué de grandes artères et de petites ruelles très étroites et quasiment aucun feu de signalisation pour réguler le trafic, mais beaucoup de barrages de police ce qui n'arrange rien. La plupart de ces policiers ont un détecteur manuel de poudre pour déceler les éventuels véhicules bourrés d'explosifs.

Nous apprécions la technique de progression de notre escorte, deux gendarmes à moto, qui nous permet de nous faufiler dans ce chaos. Lorsque la gauche de la route que nous suivons est libre, le premier motard dépasse avec sirène et feu bleu les voitures qui nous précèdent jusqu'à ce qu'il aperçoive un véhicule venant en sens inverse. Il fait signe à cette voiture de stopper, ainsi qu'à celle qui se trouve à droite à sa hauteur. Notre chauffeur qui suit le motard de près peut alors réintégrer la colonne, ce qui nous permet de progresser dans le trafic en sauts de puce.

Arrivés sur l'autoroute, nous serons pris en charge pour la fin du trajet par des escortes équipées de 2 véhicules 4x4. La technique de progression est différente : le trafic est dense et les voitures circulent sur toutes les voies, y compris sur la voie de secours. L'escorte roule sur cette piste de sécurité, toute sirène et gyrophare enclenché, en obligeant les voitures qui sont sur cette piste à réintégrer la piste de

CLAUDE MAURY

circulation, ce qui nous permet de dépasser par la droite les deux ou trois colonnes de véhicules. Les changements d'escorte s'effectuent selon les territoires des communes (*daïras*) et des *wilayas* (collectivités publiques territoriales – nommées auparavant département), ce qui totalisera huit escortes différentes et un total de 20 gendarmes mobilisés pour cet exercice d'accompagnement.

Nous traversons la Kabylie. Le paysage est assez monotone, sauf de superbes montagnes visibles au loin. Arrivée dans un défilé très étroit près de Lakhdaria (*wilaya* de Bouïra) où un changement d'escorte est prévu, pas de gendarmes en vue ? Nous attendons 2 heures et demie au bord de la route pour la relève, celle-ci est assurée par deux véhicules blindés légers. Au départ, nous avons demandé au chauffeur du car un arrêt « technique » de 10 minutes toutes les 2 heures, mais au bord de la route, alors que nous attendions cette relève, nous nous demandions s'il n'a pas confondu notre demande avec un arrêt de 2 heures toutes les 60 minutes de trajet.

Nous traversons maintenant les hautes plaines du sud de la Kabylie, nommées Petite Kabylie, à environ 1000 m d'altitude. C'est une zone céréalière, la terre est prête pour l'ensemencement qui s'effectue entre les mois d'octobre et novembre.

Finalement, à 19 heures nous arrivons à Sétif (chef lieu de la *wilaya* de Sétif), il aura fallu 10 heures pour parcourir 275 km au lieu de 3 heures comme prévu initialement !! Monsieur Abdekahim Bousbah, président de la section du CRA (Croissant Rouge Algérien) de Sétif et accompagné de deux membres de son comité, messieurs Saïd Aïdoun et Rachid Bouguessa, nous accueillent à l'hôtel El Kenz. Nous prenons avec eux un repas du soir très convivial.

Pour résumer cette journée de déplacement, c'est très simple : on roule, on attend le changement d'escorte, on roule, on attend le changement d'escorte, et ainsi de suite.

MERCREDI 29 OCTOBRE

SÉTIF – MONS – OUED DEHEB – DJÉMILA – AÏN-ARNAT – SÉTIF

par Roger DURAND

Levés de bon matin, nous embarquons dans notre bus favori pour découvrir les lieux magiques où le président de la Société des moulins de Mons-Djémila tenta de restituer aux hauts plateaux de l'Est algérien leur fécondité fromentale.

Pour nous mettre de l'ambiance, Chaïb Amar nous arrête à, modeste localité à quelque dix stades de l'antique Setifi, devant une bâtisse d'un étage sur rez qui passe pour être une de ces fameuses maisons que la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif fournissait aux colons romands appelés à réhabiliter la fertilité agricole de ces terres. Avec plus de cent cinquante ans au compteur, la bâtisse atteste des talents architecturaux des employés de MM. Lullin et Sautter de Beauregard. Un frisson parcourt l'échine de l'historien quand il se met à rêver que, peut-être, Henry Dunant passa ici-même pour contrôler l'état des murs, le fonctionnement de la cheminée, la première livraison de bois de chauffage. Dommage, nous ne pouvons pas y pénétrer, voici donc un objectif de choix pour notre prochain voyage ... En effet, il importe de donner la priorité à des sites dont nous avons la certitude qu'ils ont reçu la visite de notre colon.

* * * * *

Alors, nous commençons par MONS, situé sur une hauteur qui domine la « Vallée des peupliers », d'après son nom en langue arabe : oued Deheb. Première surprise, la route sinueuse et pentue nous amène à un col plutôt qu'au sommet d'une montagne.

Deuxième surprise, cette route goudronnée et en bon état s'arrête ici comme un cul-de-sac planté dans un décor montagneux et désert.

Troisième surprise, le petit hameau bordant la route ressemble au château de la Belle au bois dormant en ce mercredi matin ensoleillé : ni

ROGER DURAND

chèvres ou moutons, ni chevriers ou jeunes bergers qui nous avaient reçus lors de nos précédentes expéditions à l'orée du site (en 1984 et en 2013, nous n'avions pas été autorisés à pénétrer dans le hameau), ni silhouette fugitive de probables mères ou de grands-mères desdits enfants, ni patriarche nous offrant du lait de chèvre encore tiède d'une traite matinale. Bref, aucune âme qui vive parmi ces modestes fermes aux murs de pierres sèches et aux toits couverts de tuiles romaines.

En effet, il faut le rappeler nous nous trouvons dans le site antique dont les vestiges, exhumés par les archéologues français, ont fourni la plus belle statue antique de toute la région, un Jupiter d'excellente facture, aujourd'hui pièce maîtresse de la statuaire exposée au Musée archéologique de Sétif. D'ailleurs, les ruines d'un temple, bien conservées sur deux étages, attestent de l'importance de lieu de communication, il y a quelque deux mille ans, sans parler des nombreuses pierres tombales plantées ici en plein air dans un abandon incompatible à nos yeux avec la qualité de leurs sculptures et la fraîcheur de leur état ; voilà donc notre quatrième surprise.

La cinquième nous a été concoctée par l'excellent Mohamed : nous avons l'autorisation de traverser le champ des ruines romaines et le hameau désert pour accéder à l'autre côté du col. S'ouvre alors à nos regards stupéfaits le spectacle grandiose de montagnes à perte de vue, aux formes tourmentées par de colossaux mouvements géologiques remontant à l'ère secondaire ou tertiaire, comme si l'homme n'en avait jamais modifié l'apparence.

Sixième surprise, sur ce versant dérobé mais tout aussi parsemé de ruines antiques, au flanc de ce cul-de-sac énigmatique (où menait donc cette via romana ?) est niché un oratoire aujourd'hui abandonné. Pourtant, l'état de ce modeste ermitage suggère qu'il servit à quelque marabout épris de solitude et de paysages rappelant la puissance du Créateur. Hélas, notre programme n'autorise gère la méditation, de sorte que nous devons bientôt regagner notre bus pour descendre vers l'oued dont nous venons de surplomber les méandres mystérieux.

* * * * *

2. En une dizaine de minutes, nous atteignons ce ruisseau que nous traversons à gué pour atteindre en quelques pas le MOULIN D'HENRY DUNANT. Imaginez trois solides bâtiments agricoles, accessibles par un chemin pierreux qui semble s'arrêter là. Encore un cul-de-sac ! Encore un lot délicieux de surprises. Tout d'abord, le propriétaire, au-

jour d'hui éleveur de vaches, nous accueille aimablement, en nous guidant sans cérémonie vers le rez-de-chaussée du bâtiment principal où se trouve le mécanisme du fameux moulin. On se croirait de nouveau dans le palais de la Belle au bois dormant : les puissantes machines, les robustes axes en acier, les grandes roues en fer aux dents de bois, la laveuse, le diable pour porter les sacs, tout sommeille sous d'évocatrices couches de poussière ; comme pour ajouter à l'ambiance, la pénombre des lieux dépourvus de fenêtre ne se laisse guère troubler par une rare et timide ampoule. Par leur volume, par leur masse, par le poids même de tout ce métal, par la fraîcheur de leur conservation, ces éléments névralgiques du moulin prouvent la qualité et l'importance de l'investissement industriel qu'Henry Dunant avait engagé dans son projet colonisateur. D'ailleurs, le propriétaire nous apprend que son grand-père avait acquis le domaine dans les années trente et que le moulin a fonctionné jusque dans les années 1980.

Ensuite, nous pouvons entrer dans la cour entourée d'un côté par les communs et de l'autre côté par le moulin lui-même. Celui-ci a été dépouillé de son troisième étage où l'on mettait sécher le grain avant la mouture. On ne peut pas pénétrer dans les étages car ils ont été transformés en logements. Mais sur la façade, on voit encore la cloche qui rythmait la vie de ces meuniers loin de toute civilisation ; elle tinte encore ... impossible d'arracher à notre imagination les moments magiques où le Genevois l'actionna pour inaugurer sa chimère qui prenait vie, il y a plus de 150 ans ! Une inscription nous permet d'ailleurs d'en dater l'événement avec précision : sur la clé de la voûte principale un nombre devenu magique pour les rubricruciens s'affiche avec netteté : « 1859 ».

Un escalier accroché à un des côtés de la cour nous permet de découvrir le dispositif d'amenée de l'eau nécessaire pour actionner la grande roue à aubes, aujourd'hui disparue. Celle-ci recevait le flot d'un conduit creusé à flanc de coteau tout le long de l'oued, de sorte qu'une chute actionnait les aubes qui la mettaient en mouvement. Une partie de ce petit aqueduc a subsisté contre le mur extérieur des bâtiments. Envahi par la végétation, combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

L'intérieur des bâtiments n'est pas accessible. Il a d'ailleurs subi, très probablement, des changements qui entraveraient nos efforts de reconstitution de l'univers où Henry Dunant avait tant investi. En revanche, les murs extérieurs ne rechignent pas à épauler les antiques roues du moulin, tantôt en pierres massives, tantôt cerclées de fers qui

ROGER DURAND

contiennent du béton ; voilà encore un indice confirmant que les moulins de Mons-Djemila n'étaient pas des châteaux en Espagne : n'ont-ils pas fonctionné pendant près de 125 longues années ?

* * * * *

3. Notre cinquième surprise moulinière appartient à la catégorie des découvertes. Toujours grâce à l'excellente préparation de nos amis de la Délégation à Alger du CICR, nous avons l'autorisation de grimper sur le flanc de la montagne qui surplombe directement le moulin. Là-haut, nous découvrons de nouveau un paysage à couper le souffle. D'autre part, nous tombons sur les ruines d'un site romain dont personne n'a jamais parlé et dont aucun écrit ne mentionne l'existence. À première vue, il s'agit d'un fortin qui devait contrôler l'accès à l'oued ; il conserve même des mosaïques pour lesquelles la Commission des monuments et de sites de Genève exigerait illico un classement officiel.

Lors d'un café aimablement offert par nos hôtes, nous prenons conscience de plusieurs éléments constitutifs de l'aventure algérienne de qui vous savez. Aux temps antiques, la région jouait un rôle stratégique attesté par l'importance de Mons et par la présence du fortin ; faut-il s'étonner que le Genevois d'un XIXe siècle pétri de romanité ne fût pas tenté de restaurer une prospérité évidente ? Le site est perdu au milieu de nulle part, au minimum à deux journées de marche d'un attelage ; quels efforts a dû coûter l'acheminement jusqu'ici du lourd et précieux mécanisme du moulin ? Celui-ci est bâti de bonnes pierres de taille dont il nous est loisible de supposer qu'elles passèrent déjà sous le ciseau antique. Par le témoignage du petit-fils de l'acquéreur algérien du moulin, nous savons que ce dernier a fonctionné plus d'un siècle.

Toutes ces considérations nous amènent à changer notre jugement sur l'entreprise algérienne du failli de 1867 : son projet et la réalisation d'icelui tenaient la route, c'est le plan financier qui a pêché, semble-t-il. Dommage pour lui, Tant mieux pour l'humanité. Mais, quelque opportunités que soient ces considérations, il importe de poursuivre.

* * * * *

4. Une demi-heure de route nous amène à DJEMILA, l'antique Cuicule qui a été fouillée par les Français au début du XXe siècle. Accrochée sur une arrête, la ville romaine s'étend sur des hectares en pente, offrant des coups d'œil superbes, d'autant plus que les collines avoisinantes s'étendent à perte de vue ménageant ainsi une sorte d'écrin

naturel à la hauteur de la beauté du site. Les bâtiments sont bien conservés : un temple et un arc de triomphe sévériens, un théâtre, des thermes, un baptistère et une basilique chrétienne, le cardo et le decumanus, sans oublier d'innombrables constructions plus modestes. Le pâle soleil de novembre, la terrible absence de touristes et de visiteurs, l'immensité des lieux, le silence que nous n'osons troubler, tout confère à Djémila un charme égal à son nom arabe : « la Belle ». Le temps nous manquera ensuite pour apprécier toutes les merveilles du musée installé dans le site afin de préserver les trouvailles locales ; à mettre en évidence des mosaïques d'une richesse, d'un art et d'un état de conservation magnifiques. Enfin, puisque nous sommes sur les traces d'Henry Dunant en Algérie, signalons qu'il a signé deux croquis au crayon représentant la partie supérieure de l'arc de Septime Sévère, alors encore captif dans sa gangue séculaire.

La nature reprenant ses droits, nos estomacs nous rappellent des échéances bien sympathiques. Le patio du restaurant voisin nous accueille pour un couscous délicieux, dans un cadre bucolique. À lui seul, il vaudrait le déplacement ! À propos de déplacement, notre guide nous rappelle qu'une ultime étape nous attend, à deux heures de route ...

* * * * *

5. Fin connaisseur de l'histoire de la région, M. Amar Chaïb avait approché les autorités de AÏN-ARNAT, localité à dix kilomètres de Sétif, authentique emblème de la courte période pendant laquelle Henry Dunant a travaillé pour la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif, entre 1853 et 1854. Cette dernière avait obtenu une concession de 20 000 hectares du gouvernement français, à condition de peupler ces vastes terres à blé avec des agriculteurs suisses romands ; charge à elle de viabiliser la région, d'y édifier des villages et de peupler ces derniers en faisant venir des colons de Suisse romande. Aïn-Arnat en est le premier, et d'ailleurs l'unique témoin dont les plans sont conservés : temple, place centrale, rues principales, mairie, maisons ...

Première surprise, lorsque nous arrivons, avec deux bonnes heures de retard, non seulement un comité d'accueil nous attend, mais le *wali* ou maire local a organisé une réception officielle avec discours et substantielle collation.

Deuxième surprise, on nous invite à visiter le temple bâti par nos an-

cêtres genevois. Situé sur la place centrale, il se dresse encore intact mais pathétique. Si les murs et la porte principale ont survécu aux ans et à l'abandon depuis 1962, l'intérieur a pris les allures d'un pénible vide où tout a été ôté jusqu'au plafond, sauf l'escalier en colimaçon qui menait à la loge de l'organiste ; inutile de préciser que l'instrument à tubes a disparu ... Plus inquiétant encore, le toit est tellement mité qu'il fait penser à une gigantesque dentelle, laquelle ne manque pas de charmes esthétiques par ses orifices variés et multiples. Signe optimiste : nos hôtes nous affirment qu'ils souhaitent restaurer le bâtiment pour le transformer en musée historique de la localité. Eternel obstacle, le financement.

Troisième surprise, on nous invite à visiter la « maison Chollet », du nom de colons romands qui ont fourni plusieurs notables et même des maires à Aïn-Arnat. Outre la marque de confiance que représente cet honneur, nous découvrons un intérieur bourgeois, avec une cheminée intacte et des boiseries coloniales. Sur une terrasse, nous remarquons un escalier en colimaçon qui donne accès à l'étage supérieur ; détail touchant, chaque marche en béton porte encore la signature de l'entreprise Collet. De là, nous découvrons aussi une cour intérieure qui dut être bien confortable avec son patio protégé par des végétaux en espaliers. Mais le plus intéressant se trouve dans le garage au niveau du sol : voûte de briques brunes, son plafond contient encore quatre pierres blanches, serties dans les écoinçons des quatre vousseaux et parées chacun d'un chiffre : 8 / 3 / 1 / 5. Selon toute vraisemblance, cette maison a été bâtie en 1853, précisément l'année où Henry Dunant avait été envoyé en mission par la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif pour contrôler que les maisons des premiers colons étaient bâties correctement et que le lancement de ce village expérimental se déroulait comme prévu. À n'en pas douter, notre homme s'est trouvé là, sous cette voûte, le cou tordu pour admirer ces quatre pierres blanches, comme nous, il y a 161 ans ! Lui devait être ému de constater le début concret d'un projet à la fois majeur et vertigineux. Nous l'étions aussi sous ce vestige intact, encore en service.

Quatrième surprise, beaucoup de villageois ont fait le déplacement pour nous accueillir. Non seulement, ils se montrent cordiaux, mais surtout ils manifestent un intérêt réel pour notre démarche. Même terriblement coloniale, l'histoire de leur localité semble les intéresser vivement. Serait-ce l'embryon d'une démarche pour sauver ces témoins d'une tranche de passé ? Lequel appartient malgré tout aux Algériens comme aux Genevois que nous sommes ...

JEUDI 30 OCTOBRE 2014

SÉTIF

par Claire DRUC-VAUCHER

Nous quittons l'hôtel à 9 heures, sous un très agréable soleil et faisons une courte halte dans les locaux de l'ex « Compagnie genevoise des colonies de Sétif », où Dunant s'est rendu à l'époque pour ses affaires. Elle existe toujours et renferme maintenant des dépôts de céréales. La visite de ces anciens bâtiments nous permet de constater que les locaux ont été maintenus mais que l'aménagement actuel ne laisse aucune trace des Genevois, si ce n'est les nombreuses vues des Alpes qui sont accrochées aux murs. Une incursion sur les importantes voies de chemin de fer qui jouxtent ces bâtiments nous fait découvrir les « Docks de la Compagnie genevoise de Sétif » dont le titre en grands lettres peintes s'affiche encore sur les murs.

Nous nous rendons ensuite au Musée d'archéologie notre lieu de conférences. A 10 heures, le colloque commence par des allocutions de bienvenue prononcées par la Conservatrice en chef Madame Fatma-Zahra Annane, notre président et M. Mohamed Ben Ahmed. Le président du Croissant-Rouge de Sétif, M. Abdelhakim Bousbah, préside la séance de la matinée.

Roger Durand ouvre les débats par un exposé intitulé Henry Dunant de Genève à l'Algérie. Il relate l'enfance du fondateur de la Croix-Rouge, ses courtes études au Collège Calvin, son apprentissage bancaire, son arrivée en Algérie et sa nouvelle vie à Sétif.

Le second intervenant M. Khalil Hedna, écrivain et journaliste algérien brosse un tableau fort intéressant sur Henry Dunant à Aïn-Arnat.

Lors de la pause, une joyeuse bande d'étudiants et surtout étudiantes, presque toutes portant le foulard, nous apostrophent chaleureusement tout en dégustant les mets d'un délicieux buffet.

CLAIRE DRUC-VAUCHER

Après cet agréable intermède, notre compagnon de voyage Stefan Schomann, journaliste et historien allemand, fait un exposé très remarqué sur un sujet peu connu : *À l'arrière-plan, Henri Nick, ami et compagnon d'infortune d'Henry Dunant*. Par son discours, le Berlinois démontre de façon convaincante que son compatriote Nick, n'est peut-être pas le faux ami d'Henry Dunant qui aurait précipité ce dernier dans la faillite. Mohamed Ben Ahmed, conseiller du CICR à Tunis, nous parle d'Henry Dunant et l'Islam (voir aussi les exposés de Claire Pittard et d'Elizabeth Moynier). La dernière conférence est celle de Jacques Pous, historien français, ayant résidé jadis en Algérie et en Tunisie, qui a pour titre : Un éclairage sur le lien entre l'univers religieux de Dunant et ses vellétés colonialistes.

Offert par le Lion's Club de Sétif qui est présidé par la dynamique Mme Orida Talla, présidente dynamique, le déjeuner est servi par l'École El Bahia dans un hôtel situé à deux pas du Musée.

L'après-midi, l'assemblée assiste à une présentation visuelle de dessins de la main d'Henry Dunant (dessins appartenant à Bernard Dunant), accompagnés d'articles sur l'Algérie - datant du temps où Henry Dunant parcourait ce pays - tirées du célèbre journal parisien *L'Illustration*. Roger et Michèle ont réuni une centaine de ces images pour les publier en un livre-album de 185 pages, contenant des textes des années 1851-1856. Son titre : *Regards sur l'Algérie par les Européens au temps d'Henry Dunant*. Ces élégantes publications ont servi, tout le long de notre périple, à faire des cadeaux à quelques-uns de nos hôtes.

Cette journée culturelle s'achève par un dîner à l'hôtel.

VENDREDI 31 OCTOBRE SÉTIF - CONSTANTINE

par Elizabeth MOYNIER

De El Fouara à ... un jeu de mécano !

Après une nuit passée au confortable hôtel El Kenz, on peut imaginer que le cheval d'Henry Dunant chevauche les chemins de l'Algérie jusqu'à la *wilaya* de Sétif, et s'arrêtant devant la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif, après avoir contemplé les ruines de Cuicul. Puis notre cavalier continuant son chemin jusqu'à la ferme de la Compagnie d'El-Bez, pour rejoindre la petite ville d'Aïn Arnat et s'arrêter enfin au bord du précipice des profondes gorges de Constantine.

Ce matin-là, nous sommes attendus par Amar Chaïb, notre guide en ce 31 octobre, dernier jour où il sera en notre compagnie. Sympathique en diable et passionné par la région de Sétif, il nous propose, sous l'œil approbateur de Roger, d'aller à la recherche de l'endroit où « aurait » logé Henry Dunant, au centre-ville, pendant ses séjours d'affaires dans la cité, de 1853 à 1866. Arpentant l'avenue du 8 mai, nous constatons que l'imposant immeuble, datant de l'époque coloniale, a été reconstruit ou restauré au début du XX^e siècle. Que cela ne tienne, l'emplacement réel du refuge citadin d'Henry Dunant, bien que disparu, devait donc être bel et bien situé le long de cette belle avenue.

La *wilaya* de Sétif culmine à mille cent mètres d'altitude. Au loin, les hauts plateaux ou djebels, de couleurs mordorées allant jusqu'à l'ocre foncé, sans habitations ou presque, se dessinent finement à l'horizon.

En ville, trois cent mille maghrébins, majoritairement composés de Kabyles, s'y sont établis ; elle est surnommée la ville des onze fontaines. Il n'en reste en réalité aujourd'hui que trois.

Notre fidèle et enjoué Amar nous fait découvrir, au cœur de la ville et au fil des rues, les hauts lieux de la cité : des places, des kiosques et des avenues grouillantes de monde. Le « très européen » lycée de jeunes gens Eugène Albertini nous vaut un moment d'émotion, parce que notre ami et membre correspondant Zaki Boudiaf y a fait ses classes

comme collégien ! À quelques pas de là, Amar nous fait remarquer les grandes portes séculaires d'enceinte, implantées dans les bastions de la ville en 1842, nommées portes de Constantine, d'Alger, de Djémila et de Bejaia. Il évoque l'occupation de la ville et de sa région par les colons, dès 1838. C'est à cette époque que démarrent les grandes constructions citadines, dites coloniales. Puis, nous pénétrons dans la belle salle des fêtes décorée au sol d'un immense blason en mosaïques représentant les emblèmes de la ville : le croissant, l'étoile, la fontaine, le blé et le mouton.

On admire ensuite, les beaux et élégants immeubles construits au XIX^e siècle, le théâtre, ainsi qu'au loin le fameux minaret et la grande mosquée El Masdjid d'Atir. Majestueuse, la fontaine gallo-romaine d'Aïn el Fouara , représente une ravissante « nymphe au pied mutin », vénérée pour sa source bienfaisante. On peut y lire : « Si tu bois son eau, tu reviendras bientôt » !

Dans un parc public, nous tombons sur de curieux vestiges archéologiques représentant des bassins à escaliers et des fontaines du temps des Romains, ainsi que sur l'emplacement de présumés labyrinthes souterrains en phase d'être explorés.

Plus loin, le temple protestant érigé en 1844, reconverti après l'indépendance en Maisons des associations, fait bien triste mine (il est vrai que les premiers colons établis dans la région, étaient des protestants d'origine Suisse romande).

Après une chasse à corps perdus aux timbres et aux cartes postales, nous arrivons sur l'avenue du 8 Mai. En face du Café de France, le groupe est particulièrement attentif aux commentaires d'Amar qui narre, avec émotion, un fait historique qui a bouleversé une dizaine de milliers de Sétifiens. Ce triste événement déclenchera, deux ans plus tard, au son de « ... vive l'Algérie libre et indépendante », les terribles massacres du 8 mai 1945 qui firent près de quarante cinq mille victimes. À cet emplacement, un monument fut dédié à un jeune homme de 26 ans, nommé Saâl Bouzid, tué par un policier pour une histoire de drapeau non conforme. Ce jour-là, le peuple sétifien devait se réunir pour célébrer avec joie la fin des hostilités de la Seconde guerre mondiale.

À deux pas, un attroupement joyeux attire notre attention : de hardis jeunes sportifs tentent de nous vendre des écharpes noires et blanches, couleurs de leur équipe, l'Entente sportive de Sétif. Ils viennent de ga-

VENDREDI 31 OCTOBRE 2014

gner la Coupe d'Afrique de football. La rumeur dit que Sétif forme les plus grands athlètes du pays !

Ensuite, Amar nous désigne la mosquée Sainte Monique. En fin de parcours, il nous conduit jusqu'à la gare, édifiée à l'époque coloniale, pavoisée de multiples petits drapeaux.

Au centre de la place, une œuvre d'art moderne : une étrange petite locomotive en métal clouté qui n'a, sans doute, pas eu la chance de parcourir le pays.

À tir d'ailes vers Constantine

Le temps presse, nous devons quitter cette très belle ville de Sétif et son talentueux guide Amar, afin de parcourir cent trente deux kilomètres d'autoroutes avec, comme il se doit, l'escorte 4 X 4 bienveillante, pour rejoindre la cité rocheuse de Constantine.

De nouveau, chemin faisant, vision captivante d'un défilé de paysages semi-désertiques, tout en douceur, avec au loin des forêts de chênes verts et de pins d'Alep. Ensuite des quartiers de banlieue modernes se profilent à l'horizon.

Nous avons rendez-vous avec le Croissant-Rouge algérien et le jeune maire de la ville accompagné de son adjoint, qui ont l'amabilité de nous recevoir dans une maison privée à Aïn Abid, située dans un quartier extra-muros de Constantine. Un repas typiquement algérien nous est servi sur de petites tables basses à plateau de cuivre étincelant par une famille dévouée. Tout en dégustant de la cuisine succulente de nos hôtes, les conversations s'animent autour de sujets tels les différentes tâches administratives et politiques d'une mairie et les services de santé de la ville, ainsi que sur les différentes raisons des divers séjours et passages d'Henry Dunant dans cette ville et sa région.

Puis, découverte de la grande ville de Constantine en commençant par la visite de l'ancien Palais du Bey. Ce superbe édifice oriental, datant de l'époque ottomane, bâti sur trois étages abrita le Bey, ses quatre épouses et ses cinq enfants. À côté de leurs appartements privés, de vastes salles servaient aux audiences et aux cérémonies. La construction de ce palais à multiples colonnades, date de 1826 et sa restauration de 1880. Il y a quelques années, la ville reconvertit ce lieu magique en un musée nommé Palais Hadj Ahmed Bey. Grâce aux préparatifs professionnels de Mohamed Ben Ahmed, nous bénéficions

ELIZABETH MOYNIER

d'une visite privée, parce que le palais est fermé ce jour. Les visiteurs privilégiés que nous sommes ont tout loisir d'y admirer des fresques et faïences murales polychromes, florales ou géométriques qui reflètent l'histoire des villes de la Méditerranée jusqu'à La Mecque. Des colonnades et chapiteaux, des portes sculptées et colorées, des fontaines intérieures, une imposante salle du trône, un harem, un hammam, des écuries et trois magnifiques jardins intérieurs où poussent palmiers, hauts cèdres et orangers. Un trésor d'art et d'architecture mauresques baroques de la période ottomane finale.

Cette ville, riche en histoire, a subi l'assaut de plusieurs civilisations dont les plus marquantes : l'antique (avec Jugurtha), la numide, la romaine, la musulmane, l'ottomane et la coloniale dès 1830, qui vit les difficultés de la France à conquérir le Constantinois. D'abord par les desseins de Charles X, puis sous Louis-Philippe, avec deux attaques armées, menées par les généraux Clauzel, Damrémont et de Lamorcière. Trois saisissantes estampes datées de 1836 et 1837, signées Auguste Raffet, peintre de la Grande armée napoléonienne, témoignent de terrifiantes scènes de guerre, mêlant les troupes rangées, à képis, avec celles enturbannées des Arabes, bousculant chars et chevaux à la débandade.¹

Depuis les murets bordant la corniche, la vue plongeante sur les gigantesques gorges - profondeur : jusqu'à huit cents mètres - est à couper le souffle. Ces formations géologiquement accidentées séparent la ville en deux : l'ancienne et la nouvelle Constantine. Cette métropole située à l'Est du pays est le chef-lieu de la *wilaya* de Constantine qui comprend environ un demi-million d'habitants. Elle s'étend sur un plateau rocheux où ses fameuses gorges rejoignent le canyon de l'Oued. Le fleuve Rhumel coule dans les profondeurs et finira sa course, beaucoup plus loin, dans la Méditerranée.

¹ Les tableaux signés Auguste RAFFET (1804-1860), propriété du Musée du Grand Palais de Paris, sont les suivants :

- Épisode de la retraite de Constantine en novembre 1836, le carré du maréchal Changarnier attaqué par les arabes.
- Épisode de la retraite de Constantine en novembre 1836, attaque d'un convoi de blessés par les arabes le 24 novembre 1836.
- Combat dans la Grande Rue de Constantine le 13 octobre 1837.

Pour le contexte, les descriptions, l'analyse et l'interprétation de ces trois tableaux, je me suis inspirée des travaux de Vincent Doumerc.

VENDREDI 31 OCTOBRE 2014

La *medina* maghrébine (centre ou vieille ville englobant la *casbah*) est appelée Le Rocher. Pour rejoindre ce point par le regard, nous avons franchi de solides et imposants ponts romains ou suspendus, construits par les Français, comme le Pont El-Kantara, ou le Pont Sidi M'Cid, retenu par de fortes chaînes, du XX^e siècle.

Existent également de nombreuses petites passerelles réservées aux piétons, des ascenseurs extérieurs et de solides arches de pierre au fond des gouffres. Certains de ces monstres métalliques, bâtis dans la roche et sur le vide – on imagine l'extrême difficulté de la réalisation - relie la medina au reste de la cité, (le plus grand mesure 175 mètres de long et 5.80 mètres de large). À quelques rues de là, notre petite troupe interloquée, constate que l'ancienne rue « Henry Dunant » a perdu sa plaque !

Sur les hauteurs, à l'arrivée d'un long escalier à hautes marches, trône un colossal arc de Triomphe - construit sous l'occupation française - surmonté d'un ange de gloire. En contrebas, un triste monument honore les morts pour la France de la guerre de 1914-1918. Plus loin, le visiteur découvre une table d'orientation, de belle facture, munie d'une imposante lunette télescopique et de plans judicieusement élaborés. Grâce à ces instruments et documents scientifiques, arrimés là, pour le commun des mortels, le moindre détail sera vu, contemplé, quelque fois analysé : en temps de paix, aussi bien... qu'en temps de guerre !

De ce tremplin mythique, nous imaginons prendre notre envol, et par une brume légère, passer au-dessus de Constantine l'algérienne et ses gorges mystérieuses, ses champs prospères, ses forêts profondes... et encore plus au loin, ses hauts plateaux ocrés, laissant paraître à leurs sommets le bleu du ciel mêlé à celui de la Méditerranée.

Soirée : entre chien et loup

Accompagnés d'une partie de la famille qui nous a si généreusement reçus pour le repas de midi, il est temps aussi de rejoindre, avec nos nombreux bagages, notre Hôtel Ibis, dont l'allure, au centre-ville, reflète ostensiblement les hôtels dits de nouvelle génération. D'excellents plats algériens bien épicés et un bon verre de whisky (en chambre tiré de la valise présidentielle !), ...faute de vin, nous attendent, avant de sombrer dans un sommeil apaisant ... sans plus aucun vertige !



SAMEDI 1^{er} NOVEMBRE 2014

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE D'ALGER

par Michèle MAURY-MOYNIER

Départ de l'hôtel Ibis à Constantine en taxi. Arrivée à l'aéroport national Mohamed Boudiaf, accueil en musique par l'hymne national, car le premier novembre est un jour férié en Algérie : cette année, c'est le 60^{ème} anniversaire du déclenchement de la guerre de libération nationale en 1954.

Vol sans commentaire, puis arrivée à Alger vers 11h40. Nous sommes accueillis par messieurs Askar Umarbekov, Zaki Boudiaf, Abdallah Cheghnane et Mohamed Ben Ahmed qui nous conduisent à l'hôtel El Biar. La durée du trajet (une heure et demie) nous permet de constater la grande pagaille du trafic en raison des festivités (marathon et parades). Les automobilistes sont tous bloqués sur les rocade et nous ne bénéficions d'aucune escorte ce jour-là.

Après une rapide installation à l'hôtel, nous déjeunons au restaurant l'Hippopotamus où l'on nous sert une bière Export 33, supporter No 1 du football en Algérie, qui participe à la finale de la ligue des Champions d'Afrique.

Après une nouvelle traversée de la capitale, nous arrivons sur l'esplanade des pins maritimes, au palais des expositions de la Safex, pour le 19^e Salon international du livre d'Alger. Cette édition se caractérise

MICHÈLE MAURY-MOYNIER

par un intérêt particulier pour la littérature et la culture américaine ; la langue anglaise semble très attractive auprès des jeunes Algériens.¹

L'immense bâtiment principal est entouré de nombreux autres pavillons, où en marge de la vente de livres et des dédicaces, un riche programme d'activités est proposé au public et particulièrement aux jeunes : des conférences, des tables rondes, des projections de films, des rencontres avec des historiens algériens et étrangers pour marquer ce 60^{ème} anniversaire. Comment décoloniser l'histoire est un des thèmes parmi d'autres comme l'indépendance du pays, l'Émir Abdelkader, Henry Dunant et le Droit humanitaire.

Une assistance nombreuse composée de familles fréquente les allées, une foule bigarrée arpente les différents stands ; nous nous fauflons dans la cohue pour suivre ZohourBoutaleb qui nous conduit à son stand dédié à la fondation de l'Emir Abdelkader. Là, nous rencontrons sa fille et deux scouts qui nous servent un café, ensuite nous nous rendons sur le stand des éditions Dahlab où l'on fait la promotion de nos deux biographies Henry Dunant et Gustave Moynier en arabe. Nous rencontrons son Excellence, Madame Muriel Berset Cohen, ambassadeur de Suisse.

Puis nous parcourons à notre tour cette gigantesque librairie, ce dédale de livres en arabe et autres langues, dans le brouhaha ambiant, à la recherche d'ouvrages, pas particulièrement les nouveautés littéraires, mais quelques beaux livres sur le désert ou sur l'histoire de l'Algérie, selon les goûts et les préoccupations de chacun.

Le soir, de retour à l'hôtel, un peu fourbu, nous nous réunissons discrètement pour déguster un verre de vin algérien de Sétif.

¹ Mercredi, lors de l'inauguration officielle et de la conférence de presse, les organisateurs ont précisé qu'il y avait, l'an passé, plus de 1,3 millions de visiteurs. Cette année 43 pays sont représentés par 926 exposants. Le salon international du livre d'Alger, le SILA est la plus importante manifestation culturelle de la capitale, est aussi un rassemblement populaire et festif pour les connaisseurs et le public de tous âges. (Extrait d'un journal local).

DIMANCHE 2 NOVEMBRE SALON INTERNATIONAL DU LIVRE D'ALGER

par Stefan SCHOMANN

Malheureusement, Elisabeth est un peu malade et reste à l'hôtel. Les autres vont au Salon international du livre d'Alger.

Thé maison dans le jardin d'un petit restaurant. Nous écrivons des cartes postales.

Conférence de presse pour les deux biographies consacrées à Henry Dunant et Gustave Moynier qui paraissent depuis peu en arabe. Malheureusement, la présentation est peu fréquentée. Abdallah Cheghnane nous parle des difficultés actuelles de l'éditeur. « Les lecteurs s'intéressent plus au football qu'à la lecture... » En général, les livres d'histoire ne sont pas très prisés. Les bibliothèques nationales et municipales reçoivent des exemplaires, mais la demande est en recul.

Pour introduire le sujet du Droit humanitaire, Mohamed donne l'exemple de l'Émir Abdelkader, qui était en même temps un chef politique et un chef spirituel. En quelque sorte, il était une âme sœur des fondateurs de la Croix-Rouge. Son décret obligeait l'armée à respecter l'ennemi et à traiter les prisonniers de guerre avec humanité.

Roger félicite M. Cheghnane pour son courage d'éditer des livres en général et ces deux livres en particulier. Ils coûtent seulement 300 dinars et sont destinés comme introduction pour le grand public : « On peut les lire facilement dans le train. » Si Henry Dunant est assez bien connu en Algérie, Moynier, pourtant pionnier du Droit international, est beaucoup moins connu.

STEFAN SCHOMANN

Ensuite, Roger donne un résumé des principes fondamentaux de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. Il présente les “pierres angulaires”:

- la neutralisation du personnel sanitaire des armées et l'esprit de *tutti fratelli*
- la formation du personnel
- l'emblème
- l'emploi des femmes

Étonnamment, toutes ces tâches étaient déjà pressenties par Henry Dunant qui a vraiment « changé le monde ». Son aventure coloniale l'a conduit à ce chemin – un bon exemple pour “les hasards de l'histoire”. Comme l'a dit Peter Maurer, président du CICR : « Sans l'Algérie, il n'y aurait pas eu de Croix-Rouge ».¹

Roger aussi aborde l'Émir Abdelkader, un protagoniste de la paix qui était en même temps guerrier et philosophe.²

Pour finir, Roger évoque la relation très particulière entre l'Émir emprisonné en France et le Genevois Charles Eynard qui n'épargnera pas sa peine pour obtenir sa libération.

À midi, les Éditions Dahlab nous invitent tous à déjeuner dans le Hilton. Un geste de respect et d'estime ; générosité à l'ancienne.

Pour l'après-midi, une deuxième conférence est fixée au Palais de la culture. Avec Roger, Mohamed et M. Abdallah Cheghnane sur le podium. De nouveau, le cercle reste assez exclusif. Avec la participation d'un des traducteurs, de la bibliothécaire, de la directrice du palais et de Madame l'ambassadeur suisse Muriel Berset-Kohen.

Avec beaucoup de tonus, Roger parle de l'enthousiasme des fondateurs. Il regarde leurs connaissances géographiques, politiques et historiques. Dunant paraît presque comme un dilettante universel. De nouveau, sa personnalité se révèle fascinante. Roger récapitule les

1 Parfois, de graves difficultés ont tout de même un bon côté. Au contraire, les victoires supposées vont parfois de pair avec des échecs intérieurs, *sts*.

2 Il vaudra la peine de faire le parallèle entre lui et le général Dufour, *sts*.

DIMANCHE 2 NOVEMBRE 2014

événements qui l'ont amené à l'appel émouvant du Souvenir de Solferino. Comme le matin, il résume les pierres angulaires de « l'Édifice polygonal de la Croix-Rouge ».

L'ambassadeur de Suisse approfondit le rôle de son pays dans l'évolution de la Croix-Rouge. Des facteurs très particuliers qui ont rendu possible ce succès historique.

Une discussion animée se développe. Entre autres, l'engagement de Dunant par les banquiers Lullin et Sautter et son aventure économique sont pris pour sujet : « Était-il un philanthrope ou un prédateur? »



LUNDI 3 NOVEMBRE
SALON INTERNATIONAL
DU LIVRE D'ALGER
CENTRE PSYCHOLOGIQUE
DE SOUTIEN
SIÈGE DU CICR
PALACE SAINT-GEORGE

par Claire DRUC-VAUCHER

Cinquantième anniversaire du début de la Révolution.

Départ de l'hôtel el Biar à 9 h. par un temps superbe pour le Salon international du Livre, situé à l'opposé de notre résidence. Ruelles tortueuses en pente, vue plongeante sur l'immense capitale qui s'étend sur des kilomètres. Circulation dense et désordonnée, sans sémaphores, orchestrée par quelques agents lymphatiques. Le minibus arrive à se garer non loin du Salon international du livre d'Alger.

Colloques avec la participation de Reda Malek, Mohammed Cherif Sahli. La salle est bondée et les colloques sont suivis avec beaucoup d'intérêt.

Décoloniser l'histoire, très intéressante conférence :

- L'Algérie n'est ni turque, ni romaine, ni française et compte actuellement quarante millions d'habitants (neuf millions d'habitants lors de l'Indépendance en 1962).

- Le Magreb n'a jamais été libre et passa trois siècles sous la domination étrangère : Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes et Français y ont longuement séjourné.

CLAIRE DRUC-VAUCHER

- La géographie ne permet pas d'unifier ce pays qui, d'ailleurs, a des problèmes raciaux. Nomades et sédentaires ont bien de la peine à se comprendre.

- Ces dominations étrangères sont des accidents et il faut les mettre entre parenthèses.

Nous n'assistons pas à la suite de ces conférences et à ses débats car nous sommes attendus au Centre psychologique de soutien aux enfants traumatisés en 1997 par le massacre de Ben Talha. Ce carnage n'a d'ailleurs jamais été élucidé. Le Professeur Mostéfa Khiati nous reçoit avec courtoisie et nous fait visiter les locaux de cette institution qui vit de dons du monde en entier : photos des donateurs et dessins des enfants qui expriment leur mal de vivre à leur arrivée au Centre. Ces mêmes enfants, quelques mois ou années plus tard, produisent des images en couleur plus sereines.

Nous sommes ensuite reçus dans une petite bâtisse, faisant office de réfectoire, située au fond du jardin, qui est tenue par des femmes. Un plat traditionnel régional nous est servi : *chakhchoukha*, sorte de pâtes très finement coupées, servies avec une sauce traditionnelle de légumes. Nous goûtons aussi au délicieux pain fait maison, au thé à la menthe et aux raisins sucrés mûris au soleil algérien. Pendant ce repas, une vive discussion divisa Roger Durand et notre hôte. Ce dernier, psychiatre reconnu mais nullement historien, intéressé par la vie d'Henry Dunant, a écrit un livre fourmillant d'inexactitudes. Notre président les lui indique. Le professeur Khiati se défend et bientôt le ton monte. Nous prenons congé de notre hôte avec une certaine gêne.

À 15h30, nous arrivons dans la ravissante villa du CICR, située dans le quartier des ambassades. Une délicieuse collation nous est servie sur la terrasse de cette jolie bâtisse. La vue plongeante sur Alger est superbe. Accueil chaleureux d'Askar Umarbekov et de sa dynamique équipe qui ont tant contribué à la réussite de notre voyage d'étude dans son pays. Mme Christine Beerli, vice-présidente du CICR de passage à Alger pour une négociation diplomatique nous accorde un bon moment d'entretien.

À 17 heures, notre minibus nous emmène au palace légendaire du Saint-Georges. Magnifiques salons, salles à manger, boudoirs au mobilier désuet et confortables, bar, etc. Beaucoup de célébrités y ont séjourné. Eisenhower y résida pendant treize mois ; il y avait établi son quartier général pendant la dernière guerre mondiale.

LUNDI 3 NOVEMBRE 2014

En cette fin d'après-midi radieuse, un réalisateur Hakim Meziani de la télévision algérienne reçoit notre président et d'autres intervenants, dont Mme Zohour Boutaleb, secrétaire générale de la Fondation Émir Abdelkader, Monseigneur Henri Teissier, ancien archevêque d'Alger, Mohamed Ben Ahmed et SE Muriel Berset Kohen, ambassadrice de Suisse. Une émission est « mise en boîte ».

Nous avons profité de cet intermède pour visiter ce magnifique palace et nous égarer dans ses jardins aux délicieuses senteurs (fleurs aux couleurs flamboyantes qui ravissent les yeux et l'âme).

De retour à l'hôtel, nous partageons quelques fruits et friandises dans la chambre de notre président, en commentant cette superbe journée.



MARDI 4 NOVEMBRE TIPAZA, LE RETOUR SUR ALGER ET LA RELATION DE LA JOURNÉE DÎNER CHEZ ABDALLAH ET MALIKA CHEGNANE-DAHLAB

par Roger DURAND

5 h 10 mosquée du quartier d'El-Biar, Alger : autant l'Émir Abdelkader est un précurseur du Droit international humanitaire, autant le muezzin local joue les précurseurs de l'aube qui, de ses doigts de rose, n'est pas encore teintée.

5 h 15 poulailler ou parc avicole d'El-Biar : assurément d'origine pré-islamique, donc vandale car bien mal élevé, un coq vocalise, toujours avant lesdits doigts de rose qui seuls autorisent un tel déchaînement sonore.

5 h 20 rues avoisinantes : quelques véhicules, aux chauffeurs daltoniens (toujours pas desdits doigts), ouvrent les feux de la circulation trépidante de la capitale.

5 h 48 toutes les mosquées : le rose ayant pointé à l'horizon, cœur enthousiaste des muezzins unanimes et pas encore enroués. Bref, la journée commence, sans dérobad-couette justifiable.

7 h 02 lobby de l'hôtel el-Biar : internet fonctionne, confirmant qu'une journée exceptionnelle avait vu le (avant) jour, ce mardi 5 novembre !

ROGER DURAND

9 h Claire, Claire, Claude, Elizabeth, Jacques, Michèle, Roger et Stefan, rejoints par Mohamed, se retrouvent d'une ponctualité traditionnelle de toute l'équipe sur le pas de porte de l'hôtel. Nous entrons dans le car piloté par pour découvrir Tipaza.

9 h 35 l'escorte débarque en trombe, tous feux enclenchés, comme pour rattraper la bonne demi-heure de retard. Seraient-ils allés mettre une bûche au muezzin précoce ?

Heure indéterminée : aperçu lointain du mausolée « de la chrétienne », attribué à Zéralda ou à Cléopâtre Séléne, épouse du roi Juba II. Les fouilles françaises en 1862 n'ont trouvé aucun indice permettant une attribution sûre. Ah ces délicieux mystères de notre passé ...

10 h 15 Tipaza ou Tipasa : ville fondée par les Phéniciens, animée par les Grecs, développée par les Romains dès l'an 22, christianisée en 288, attaquée par les Berbères en 371, anéantie par les Vandales probablement une cinquantaine d'années plus tard. Le mur d'enceinte, haut de 6 mètres et renforcé de 37 tours a été détruit en 455. Au milieu XX^{ème} siècle, un ingénieur français qui possédait ces hectares d'oliveraies découvrit par hasard ce site exceptionnel ; dans un élan méritoire de conscience historique, il en légua une bonne partie à la science. D'où un site archéologique exceptionnel.¹

- D'une part, les vestiges sont admirablement conservés, parfois jusqu'à plusieurs mètres de hauteur : théâtre, magasins, écuries, routes, temples, canalisations, fontaines, basilique byzantine avec ses mosaïques, chapiteaux, baptistère, citernes, conduits pour l'écoulement de l'eau, etc.

- D'autre part, le matériau principal employé par les Anciens apporte un cachet esthétique, réhaussé encore par un ciel menaçant. On appelle *tafza*, cette pierre d'un brun doré à laquelle l'érosion des siècles confère un relief adorablement vérolé. D'ailleurs, le nom de la ville provient probablement de cet idiome antérieur à la colonisation phénicienne.

- Ensuite, la superposition des ruines et de l'oliveraie moderne apporte une touche romantique propre à émouvoir le plus brutal des traîneurs de sabre dont l'espèce, malheureusement, a proliféré sur ces rives si

¹ Note du chroniqueur : il faut que je retrouve son nom, à ce brave.

paisibles aujourd'hui. Grâce à la sensibilité des archéologues français, puis algériens, l'union séculaire des blocs de tafza et des racines des oliviers a été préservée le plus souvent. De la sorte, les vestiges des monuments bimillénaires semblent protégés, intégrés par ces arbres aux silhouettes si méditerranéennes.

- À eux seuls, les charmes visuels de ce vaste site en justifient la visite. D'ailleurs, les amoureux de la région de s'y sont pas trompés : sur le cardomaximus ou plus volontiers dans des niches d'un sanctuaire dérobé, le visiteur occidental peut enfin retrouver quelques élans conjugaux (ou plutôt pré-conjugaux) sur la scène publique, spectacle dont il avait été privé tout au long de son périple en cette terre puritaine.

- Quant aux amoureux, platoniques, d'Albert Camus, ils trouveront sur un promontoire évocateur une stèle dédiée à l'écrivain, né à Annaba le 7 novembre 1913, qui rédigea ses *Noces* en 1938 dans la région. Prix Nobel de littérature en 1957, il défraya la chronique pendant la guerre d'indépendance, en refusant de prendre une position belliqueuse. Déchiré entre l'amour de sa terre natale et ses convictions politiques, il osa dire : « Je comprends ici ce qu'on appelle la gloire : le droit d'aimer sans mesure ».

- Concluons la narration de ces moments magiques par un compliment à notre guide, Monsieur Hacén, historien et archéologue à Tipaza, qui sut si bien restituer leur âme à ces vestiges aussi émouvants que beaux.

Contraste avec l'ensemble de notre parcours (Alger pendant cinq journées bien meublées, Sétif, Aïn Arnat, Constantine), la localité de Tipaza exhale quelques parfums touristiques. Des cartes postales (nous avons enfin pu en écrire une bonne trentaine à nous amis), des timbres postes (leur achat valut au soussigné et à Claire la Savoyarde une marche plaisante pour trouver le bureau de poste salvateur), des babioles et bijoux de pacotilles (quelques-uns ont même tenté quelques doigts crochus, le lendemain à l'hôtel pendant notre brunch), même des antiquités remontant à la période française dans une officine aux prix américains.

Surtout, un restaurant sous une tonnelle confortable. Rougets et espadons excellents, tajines savoureux, agneaux tendres, olives variées, légumes frais. Osons l'avouer : le petit blanc local, bien frappé, imperceptiblement parfumé à la rezina grecque, fut prolongé par un rouge capiteux : nous retrouvions enfin, l'espace d'un repas, la gourmandise

ROGER DURAND

dionysiaque à laquelle nos papilles aspiraient en secret depuis une dizaine de jours.

15 h 45 : le retour vers Alger mériterait à lui seul une page d'anthologie routière. Que faisaient sur la route toutes ces voitures ? Si serrées les unes contre les autres, sur deux, trois voire quatre colonnes interminables ? Rappelons-nous. Huit Occidentaux se déplacent hors de la capitale, donc escorte. En l'occurrence, deux voitures de la gendarmerie nous encadrent. L'utilité de celle qui nous précède saute aux yeux : tous feux clignotants transperçant cet univers morne et désolant, notre véhicule de pointe se fraie un chemin à coups de claxon impérieux et de signes de la main dépourvus d'aménité. Bref, les malheureux usagers « standards » de la route doivent s'écarter, se blottir entre la voie de secours et le mur extérieur, ou se frotter à la colonne de gauche qui doit alors, elle-aussi, alerter sa propre colonne de gauche ... Grande amatrice d'uniformes, Elizabeth déguste chaque instant, avec le secret regret que les preux chevaliers qui dégagent cette tourbe gluante ne soient pas de mâles motards, mais seulement des gendarmes dans une banale voiture. Ayant laissé nos convictions démocratiques au vestiaire, nous nous laissons trimbaler ainsi dans ce rodéo épique dont nous avons déjà fait connaissance lors des traversées d'Alger. Même peu familiers de ces pratiques, soulignons aussi la performance de notre chauffeur, un civil patenté du CICR, parce que suivre une telle cavalcade relève de l'exploit : il importait de ne pas perdre le contact avec notre briseur de blocus, d'autant plus que certains conducteurs locaux succombaient à la tentation de se glisser derrière celui-ci afin de bénéficier de sa priorité.

17 h arrivée à l'hôtel et rétablissements

19 h départ en direction du domicile de M. et Mme Abdallah et Malika Cheghnane qui nous convient à un dîner traditionnel et délicieux. Entendez le fameux couscous au navet qui passe pour avoir été importé en Algérie par les colons de Suisse romande. Imaginons même que c'est Henry Dunant en personne qui les apporta de la ferme domaniale de son grand-père maternel, Henri Colladon maire pendant quarante du village campagnard d'Avully. Monsieur Zaki Boudiaf, gendre de nos hôtes et membre correspondant de la Société Henry Dunant, est aussi de la partie ; avec humilité et son sourire serein, il assure le service de ce repas si convivial.

La discussion est enrichie par la culture et l'expérience personnelle de notre éditeur et de son épouse, fille d'un des leaders de l'Indépen-

MARDI 4 NOVEMBRE 2014

dance algérienne. Nous en apprenons aussi beaucoup sur l'économie du pays, ses atouts et ses handicaps. Enfin, nous prenons congé de nos hôtes, les bras chargés de livres magnifiquement illustrés sur l'Algérie que les Éditions Dahlab ont réalisés ces dernières années. Ne voulant pas rester trop débiteurs, nous leur offrons les *Regards sur l'Algérie par les Européens au temps d'Henry Dunant*, ainsi que *Ces lieux où Henry Dunant...* où Michel Rouèche a dessiné la Genève de notre philanthrope favori.

23 h hôtel El-Biar repos bien mérité des braves, épatés et si bien reçus par l'Algérie des Anciens, de la gendarmerie et des éditeurs.



MERCREDI 5 NOVEMBRE
AMBASSADE DE SUISSE
MUSÉE DE L'ARMÉE
CIMETIÈRE DES HÉROS NATIONAUX
GRANDE POSTE
RUE HENRY DUNANT

par Stefan SCHOMANN

Le groupe est invité à l'ambassade suisse. Des petits fours sont servis.

Madame l'Ambassadeur s'informe des travaux de la Société Henry Dunant et de Genève humanitaire, et désire savoir comment notre voyage s'est déroulé.

Elle semble bien informée sur le CICR et l'histoire de la Croix-Rouge comme institution suisse. « C'est un immense honneur pour la Suisse d'avoir le CICR à Genève. »

Nous parlons de Dunant comme idole et Dunant le maghrébin. Madame Muriel Berset Kohen regrette la méconnaissance assez fondamentale du CICR en Algérie et dans le monde arabe. Des projections idéologiques et psychologiques empêchent la compréhension d'une telle organisation indépendante.

Nous sommes d'accord que l'Algérie est méconnue en Europe, et qu'on peut gagner beaucoup à visiter un pays tellement varié et proche de chez nous.

STEFAN SCHOMANN

Ensuite, nous nous rendons au Musée central de l'armée. Un endroit spécial entre lieu public et secret d'État. Il fait partie d'un « complexe socio-culturel » qui inclut aussi le monument des martyrs. L'exposition commence avec l'époque préhistorique, la guerre étant une constante anthropologique. Un officier nous guide jusqu'au 19^{ème} siècle.

Après un repas rapide près du Musée nous visitons le cimetière avec les cénotaphes des héros nationaux. À côté de l'Émir Abd el-Kader, on y trouve les présidents Ben Bella, Boumédiène, Boudiaf et Benjedide. (L'initiale B est obligatoire pour les hommes d'État en Algérie. Prochainement, on attend Bouteflika.)

Nous cherchons une boîte aux lettres : nous nous dirigeons vers la magnifique et célèbre Grande-Poste, un édifice néo-mauresque construit en 1910 au cœur du quartier européen d'Alger. Roger y trouve des timbres de collection !

Nous découvrons la modeste rue Henry Dunant. Le siège principal du Croissant-Rouge algérien est à proximité.

La dernière obligation est l'achat des dattes dans une boutique spécialisée. Les dattes d'Algérie sont les meilleures au monde, s'entend.

JEUDI 6 NOVEMBRE ALGER, GENÈVE

par Claire PITTARD

Le rendez-vous du départ est à 8 heures pile. C'est la même heure qu'en Suisse, une heure presque solaire. Après une nuit d'orage, bagages faits et ventre plein de petit-déjeuner, nous disons adieu à l'hôtel El-Biar, où nous avons dormi cinq nuits de suite, six en tout si on compte la nuit du premier jour. Michèle a bouclé les comptes avec une compétence et un dévouement très appréciés.

Mohamed Ben Ahmed nous a déjà dit au-revoir la veille, avant de passer la soirée avec Olivier Dürr et sa compagne Maja.

L'éditeur Abdallah Cheghnane aussi, qui nous a apporté les deux livres traduits en arabe qu'il vient d'éditer (*Henry Dunant* et *Gustave Moynier*)¹, nous avons ainsi calé dans nos valises deux cents exemplaires de ces ouvrages. Nous y avons aussi placé les grands livres offerts par cet éditeur : Les Hammamates, histoire brève du hammam et Bejaia [Bougie] à l'époque de sa splendeur, ainsi que d'autres moins volumineux.

¹ Roger DURAND : Henry Dunant 1828-1910 تريس نانود يرنه رمحال ابي لصلوا, traduction Mohamed SALEM, Alger, Éditions Dahlab, à paraître en octobre 2014, ISBN 2-88163-050-2.

François BUGNION : Gustave Moynier 1826-1910 فاتسوغ تريس رمحال ابي لصلوا, traduction par Ahmed CHEGROUNE, Alger, Éditions Dahlab, à paraître en octobre 2014, ISBN 2-88163-058-8.

Plus tous les ouvrages achetés au Salon international du livre d'Alger (S.I.L.A. 2014), dont certains abordent un sujet brûlant, celui de la décolonisation de l'histoire algérienne ; plus la Notice sur la Régence de Tunis de J.-Henry Dunant, rééditée par Mohamed, qui nous en a généreusement offert un exemplaire dédicacé à chacun ; plus la grande et intéressante brochure du Musée central de l'armée, offerte par l'officier qui nous a guidés à travers les salles ; plus la spécialité de Constantine, des *djawzia*, délicieux petits nougats aux noix provenant de la « Traditionnelle confiserie constantinoise Djawzia Bendjelloul », offerts par le Croissant-Rouge de Constantine ; plus le beau livre sur Sétif offert par notre guide sétifien Amar Chaïb, qui nous a aussi munis de deux belles céramiques du Groupe SAF CER encadrées d'un large cadre doré, montrant l'une la gare de Sétif, l'autre une vue de Sétif en 1920 ; sans compter les kilos de dattes achetés dans la rue-bazar d'El-Biar, des deglet-nour d'Algérie.

Askar Umarbekov est venu nous dire au-revoir, ce matin pluvieux de départ, malgré son emploi du temps bien rempli, car il doit être présent à une réunion de la Ligue arabe à Alger.

Il pleut à verse et nous attendons, sous l'auvent de l'hôtel, une deuxième voiture censée nous conduire à l'aéroport avec nos lourds et encombrants bagages. Mais elle tarde à venir, si bien qu'Askar décide de prendre la sienne, afin que nous arrivions à temps pour notre avion. Askar et notre excellent chauffeur nous accompagneront jusque dans le grand hall de l'Aéroport Houari Boumediene, du nom du président de la République algérienne en 1965.

Entre-temps, il faut jouer des tôles en pleins bouchons algérois, passer encore une fois sur le viaduc surplombant les voies ferrées, où nous voyons une dernière fois le triste spectacle du train bleu et blanc dérailé, avec ses wagons renversés et encastrés les uns dans les autres.

Michèle est enfin parvenue à obtenir la facture du minibus avec chauffeur ; merci à elle pour sa ténacité, ainsi qu'à Claude, son secrétaire et époux plein de bon sens ! Ensuite, c'est la routine aéroportuaire : enregistrement des bagages, contrôle des documents – paf, un tampon –, tapis des sacs à main et portique sonneur, carton douanier à remplir, douane – paf, un autre tampon –, deuxième contrôle de nos objets et de nos personnes, puis ça y est, nous sommes devant la porte d'embarquement, la numéro 26, et à côté, un marchand de vin, de quoi repartir les mains encore moins vides... Pendant que certains gardent les affaires, d'autres vont boire un espresso algérien. Puis un

JEUDI 6 NOVEMBRE 2014

branle-bas annonce l'embarquement, avant lequel un dernier contrôle complet est encore effectué.

La route du ciel traverse la Méditerranée et les Alpes de Savoie, superbes spectacles, puis le pilote nous gratifie d'un atterrissage tout en douceur. Nous arrivons avec trois quarts d'heure de retard dans un froid (10°) qui nous surprend un peu, bien que nous ayons quitté une Alger pluvieuse à 16°, annonçant l'automne maghrébin.

Ensuite, c'est la routine de la récupération des gros bagages éjectés en file indienne sur le tapis roulant. Les adieux – ou mieux – les au-revoir sont les moins pathétiques possibles. Ce voyage restera gravé dans nos yeux, nos oreilles et nos mémoires.



HENRY DUNANT ET AÏN-ARNAT

par Khalil HEDNA, écrivain journaliste algérien

On ne naît pas colon, on le devient

En 1853, les terres attribuées par l'administration française à la Compagnie genevoise des Colonies suisses de Sétif ne sont pas libres. Des fractions entières de tribus ont été ainsi dépossédées et déplacées. Dans le cas genevois, une partie des autochtones est restée sur place au service de la compagnie ou des colons. À Aïn-Arnat, près de Sétif, quelques-uns des premiers émigrants persistèrent à faire vivre le village. Certains ont ouvert une épicerie, une boucherie ou même créé un atelier de tissage.

Henry Dunant est arrivé à Aïn-Arnat en 1853, à l'époque où les premiers émigrants s'installaient. La vie s'organisait tant bien que mal avec la construction de maisonnettes et l'ouverture de petits commerces. Mais les nouveaux arrivants devaient faire face à la rudesse du climat (très chaud en été et glacial en hiver), à la sécheresse et parfois aux invasions de sauterelles.

Fin décembre 1853, le Ministre de la guerre a approuvé la construction d'un temple protestant à une seule nef, construction entreprise dès 1854, avec l'aide du Génie militaire et achevée en 1856. Près de ce lieu de culte, situé au cœur de Aïn-Arnat, une poignée d'émigrants aisés construisirent des maisonnettes. Nous avons pu visiter une des dernières maisons encore « debout » où les habitants, descendants des colons, nous reçurent fort aimablement.

Lors de ses courts séjours en Algérie entre 1853 et 1859, Henry Dunant tenta d'alléger les conditions de vie terriblement difficiles des travailleurs suisses qui mouraient par centaine de maladies, de mauvaise nutrition, de froid et souvent de faim. Certains espéraient trouver de l'entraide et de la collaboration avec les *fellagas* mais ces derniers, qui avaient dû céder une bonne partie de leurs terres aux émigrants, restèrent hostiles à tout rapprochement.

Les Suisses et le blason de Sétif à l'époque française

L'importance de la présence de la colonie suisse dans la région de Sétif est démontrée par la représentation de la coexistence de la croix suisse avec l'étoile et le croissant, symbole de l'islam sur le blason de la ville de Sétif. La croix suisse évoque la religion chrétienne.

L'étoile et le croissant rappellent que la Mauritanie sétifienne est avant tout le pays des Maures, population locale.

Le blé indique que toute l'économie de la région est fondée sur l'agriculture et l'élevage, d'où Sétif fut, de tous les temps, le grenier de l'Algérie.

Le mouton explique que cet animal est très prisé pour sa viande et sa laine. Pendant l'époque coloniale, les ovins de Sétif fournissaient une denrée destinée à tout le pays.

Le *left Saïdi* (salsifis) et la *berboucha* (couscous) sétifienne. Connus depuis l'Antiquité, ce légume a longtemps été récolté à l'état sauvage et considéré comme une plante médicinale. Introduit à Sétif par les premières familles implantées à Aïn Arnat, il est considéré aujourd'hui comme un légume indispensable pour la préparation du couscous.

À L'ARRIÈRE-PLAN : HENRI NICK, AMI ET COMPAGNON D'INFORTUNE D'HENRY DUNANT

Conférence du 30 octobre
Musée archéologique et historique de Sétif

par Stefan SCHOMANN

Aujourd'hui, j'aimerais parler de Heinrich Nick. Mais de quel Heinrich Nick? Parce que il y en avait deux : le père et le fils. Ils portaient tous les deux le même nom, et ils ont tous les deux joué un rôle dans la vie d'Henry Dunant.

C'est le fils qui a francisé son nom quand il travaillait, d'abord à Paris, puis en Algérie. Quant à Dunant, il s'appelait effectivement Henri ou Jean-Henri ; il a orthographié son nom à la mode anglaise en Henry. Pour compliquer la situation, précisons que, quand Henry Dunant parle d'Henri Nick, il l'appelle Henry Nick. Comme si les deux hommes étaient des frères jumeaux... Au moins, ils avaient presque le même âge et, à douze ans de distance, ils ont connu le même destin.

Commençons avec Georg Heinrich Nick junior (1829 – 1878) qui est connu comme partenaire et ami de Dunant à Sétif. Tandis que le père, Georg Heinrich Nick senior (1802 – 1882), ne joue aucun rôle dans la littérature, malgré le fait qu'il a, lui aussi, eu un rapport avec Dunant.

Henri Nick apparaît dans presque chaque biographie de Dunant, toujours dans un rôle de figurant. Dans les publications anciennes surtout,

STEFAN SCHOMANN

il est portraituré comme un personnage assez douteux et peu sérieux; le témoin principal ayant accrédité cette version étant Henry Dunant. Celui-ci écrit dans une lettre (dont j'ai seulement trouvé une traduction en allemand, mais c'est pas trop difficile de la retraduire) : « En 1853, j'ai eu le malheur de faire la connaissance d'un Wurtembergeois à Alger, qui m'a promis 80 pour cent de profit. Ensorcelé par le discours séduisant de ce marchand malice, j'ai investi mon argent dans des moulins. Par la suite, il m'a proposé des spéculations qui m'ont mené à la catastrophe. »

C'est vers 1900 que Dunant écrit cette version à Rudolf Müller, son premier biographe, qui la propage de bon coeur. En ce temps-là, il s'agissait de réhabiliter Dunant, surtout dans la perspective de sa candidature au prix Nobel de la paix. L'inventeur de la Croix-Rouge devrait être blanchi de la tache apportée par une banqueroute frauduleuse. Henri Nick, qui était mort depuis longtemps, était donc appelé à servir de bouc émissaire. Selon cette construction, c'était lui le malfaiteur. C'était lui le spéculateur, pas Dunant, c'était lui le séducteur, pas Dunant. C'était lui le principal responsable, et pas Dunant.

Venons-en maintenant à une deuxième tradition. Henri Nick serait alors d'une réputation impeccable, un marchand vraiment honnête et capable, et en plus un des soutiens majeurs à l'œuvre de la Croix-Rouge, dès les débuts. Le témoin principal de cette version est nul autre qu'Henry Dunant, en personne ! En 1854, celui-ci rapporte à ses employeurs Lullin et Sautter à Genève qu'il a « rencontré ici en Algérie un jeune homme dont le caractère et les références méritent tout notre confiance. » De plus, en janvier 1868, il intervient en faveur de Nick auprès du chef du cabinet du roi du Wurtemberg, le proposant même pour une décoration officielle :

« Mr. Nick [citation d'après Quellmalz ; notons le « Mister », autre indice de l'anglomanie de Dunant] m'a aidé avec le plus grand zèle dans la partie la plus difficile de l'organisation de l'œuvre internationale en faveur des blessés des armées. Son concours, depuis le commencement, a été d'une immense utilité pour cette œuvre qui a pris depuis un si grand développement. Le zèle de Mr. Nick a ceci de particulier et de rare qu'il n'a été stimulé par aucun désir d'éclat ou de renom. Mr. Nick a sacrifié son temps et son travail dans l'unique espoir de se rendre utile et d'accomplir ce qu'il considérait comme un devoir de charité et d'humanité. »

À L'ARRIÈRE-PLAN : HENRI NICK

En janvier 1868, l'insolvabilité de Dunant est devenue une évidence. En première instance, il a certes été jugé, mais pas encore condamné sans recours. Nick a aussi perdu sa fortune, il doit repartir de zéro. Alors, Dunant essaie de lui rendre un grand service, en le recommandant aux plus hautes instances du Royaume. On fait ça pour un ami, mais pas pour un « marchand malicieux » ou pour un imposteur.

Isny est une ville dans l'Allgäu, près de la frontière bavaroise et pas loin de la Suisse. À cette époque, l'industrie textile y était l'activité principale, avec des relations commerciales avec Lyon, Bâle et Paris. Heinrich Nick senior était médecin (son père lui-même médecin militaire) et très actif dans la communauté protestante. Après quarante années comme médecin en sécurité sociale (*Unteramtsarzt*), il est nommé citoyen d'honneur d'Isny et reçoit l'ordre royal de Frédéric. Sa femme Emilie, née Sulzer, était suisse, d'Arbon. (Caprice de l'Histoire, le jeune Heinrich Nick était le médecin de famille chez le comte de Waldburg-Zeil ; alors qu'aujourd'hui, Clemens Graf von Waldburg-Zeil est le secrétaire général de la Croix-Rouge allemande).

Selon les archives municipales d'Isny, personne ne s'est intéressé à Henri Nick pendant les dernières décennies. Il faut remonter à une cinquantaine d'années pour trouver une étude le concernant ; mais celle-ci est abondante et brillante. Il s'agit d'un essai d'Alfred Quellmalz, ethno-musicologue de formation, qui, après la guerre, a travaillé quelques années pour la Croix-Rouge du Wurtemberg. D'ailleurs, il a grandi lui-même à Isny où son père était un des successeurs de Nick comme médecin. Son essai a paru en 1963 dans une publication assez singulière : les *Blätter für Württembergische Kirchengeschichte*. Je dois le plupart de mes connaissances à cet article qui traite d'*Henry Dunant und seine evangelischen Freunde in Schwaben und im Elsaß*.

Comme Dunant, le jeune Heinrich Nick fait son apprentissage dans une maison de commerce qui entretenait alors des relations internationales (il s'agit de C. U. Springer, qui était encore actif, il n'y a pas longtemps). Et comme Dunant, Nick s'engage dans l'Union chrétienne de jeunes gens. Les deux hommes se connaissent ou se rencontrent grâce à cette Union. A Sétif, Nick travaille comme marchand de céréales et agent immobilier, et il ouvre une petite banque pour les colons européens qui arrivent tentant leur chance en Algérie, grâce aux

STEFAN SCHOMANN

efforts d'hommes comme Dunant qui les recrutent. L'Algérie devient le Nouveau Monde de la France. À part des Français, une grande partie des colons à Sétif sont Suisses, mais il y a aussi quelques Allemands et Belges. Un frère de Dunant vit également en Algérie à cette époque.

Les deux Henri fondent une société commerciale. Nick participe d'abord à 50 pour cent et reste sur place, tandis que Dunant essaie de trouver des sociétaires et plus de capital sur le continent. Mais quand Dunant, en 1858, fonde la Société anonyme des moulins de Mons-Djémila, Nick n'y participe plus. Il continue à faire des affaires avec cette nouvelle société et collabore avec Dunant de temps en temps, mais il n'est plus sociétaire. Ainsi, il n'a pas l'occasion d'assumer une quelconque responsabilité dans la faillite de cette compagnie.

Néanmoins, lui aussi perd le capital qu'il y a investi. Son frère l'aide après la faillite. Vers 1867, Henri quitte l'Algérie et ouvre une lingerie à Paris. Là, il rencontre Dunant qui écrit la lettre ci-dessus mentionnée au roi de Wurtemberg. C'est le dernier signe de vie que nous avons d'Henri Nick. Très vraisemblablement, il est expulsé de France au début de la guerre de 1870, comme tous les Allemands. L'arbre généalogique de la famille mentionne qu'il décède en 1878, probablement en France. Un fils et trois filles assurent sa descendance.

À la même époque, son père entre en scène. Vers 1867, il prend sa retraite à Stuttgart où il devient membre du synode du Wurtemberg. Il y rencontre de vieux amis. Par exemple, le pasteur Christoph Ulrich Hahn – le fondateur de la première société nationale de la Croix-Rouge, celle de Wurtemberg ; le pasteur Ernst Rudolf Wagner qui allait devenir l'hôte et le mécène de Dunant à Stuttgart ; Adolf Graeter (parfois Gräter), le trésorier de la Société des Templiers (ne pas confondre avec l'Ordre du Temple actif au Moyen Âge). Ces quatre personnes – Hahn, Wagner, Graeter et Nick – habitent dans le même quartier de Stuttgart, très près les uns des autres. Ils deviennent un cercle d'amis pour Dunant quand celui-ci habite chez Wagner. Notons aussi que ce dernier a vécu pendant huit ans à Berne où il donnait des cours, comme jeune théologien ; de même, Hahn connaît lui-aussi bien la Suisse où il a travaillé comme instituteur à Lausanne et Bâle.

D'autres ecclésiastiques apparaissent dans ce tableau – presque un *Who's Who* du piétisme souabe. Par exemple, le pasteur Timotheus Jakob Dürr, surnommé l'apôtre algérien, s'était occupé des colons pro-

À L'ARRIÈRE-PLAN : HENRI NICK

testants dans ce pays ; c'est un cher collègue de Hahn qui apporte son soutien à son ministère. Autre exemple, Wilhelm Hoffmann, prédicateur de la cour (*Hofprediger*) à Berlin, deviendra l'un des supporters principaux de Dunant pendant sa tournée des capitales allemandes en septembre et octobre 1863 ; il est originaire de Leonberg, près de Stuttgart – comme la famille Hahn, et comme Heinrich Nick senior. Son frère Christoph Hoffmann est le fondateur charismatique de la Société des Templiers (*Tempelgesellschaft*) qui milite alors pour la colonisation de la Terre sainte par les chrétiens. La théologie de ces Templiers se base sur une prophétie de l'Apocalypse, et la fascination que Dunant éprouve pour ce texte délirant est sûrement stimulée par ses échanges avec cette secte. Celle-ci lance une expédition préparatoire en Palestine en 1858, suivie huit ans plus tard par la première grande colonisation : effrayés par la guerre austro-allemande qu'ils prennent pour un augure du Jugement dernier, 156 adeptes arrivent à Jaffa en 1866.

Quand les Templiers préparent leurs expéditions, ils étudient soigneusement les livres, aquarelles et cartes élaborés par un spécialiste de la Palestine, le capitaine Charles Van de Velde qui deviendra le premier délégué de la Croix-Rouge en 1864, avec Louis Appia, lequel est un ami proche de Christoph Ulrich Hahn. On trouve donc des multiples liaisons entre Genève et le cercle piétiste de Stuttgart. Les familles Hahn et Hoffmann sont parentes. Et la plupart de ces personnes – Hahn, Wagner, Nick, Christoph et Wilhelm Hoffmann – ont fait leurs études à Tübingen. Ils se connaissent donc depuis longtemps.

Heinrich Nick n'est pas membre de la Société des Templiers, mais il est sûrement au courant de leurs activités et sympathise avec eux, comme Wagner. Il semble que Dunant entre en contact avec la société par l'intermédiaire de Nick senior, qui l'a aidé en tant qu'ami de Nick junior. En 1865, les Templiers organisent une manifestation publicitaire au Casino de Genève, c'est probablement la première fois qu'ils rencontrent Dunant en personne. Un peu plus tard, celui-ci devient un consultant de la société – une des rares occasions où il gagne de l'argent... La renaissance de la Palestine figure aussi parmi les buts principaux de l'Alliance universelle que Dunant fondera après la guerre franco-allemande.

Wagner meurt en 1878, Hahn en 1881, Nick senior en 1882, et Ida, la femme de Wagner, en 1888. Le cercle des amis de Stuttgart disparaît. Henry Dunant doit reprendre la route. Il s'installera à Heiden.

Conclusion

Nonobstant le fait qu'il ne trompe jamais Henry Dunant, Henri Nick l'accompagne dans son infortune. Il est son partenaire dans une affaire compliquée qui tourne mal. Mais, sans s'en rendre compte, il lui procure une sorte de protection à lui. En faisant le lien entre Dunant et un cercle piétiste très actif à Stuttgart, il le met en contact avec des personnes qui, plus tard, vont lui sauver la vie. Le fondateur d'une société de secours a lui-même besoin de secours ! La vie n'est pas tout en rose comme le croyait le jeune Henry Dunant. Mais elle n'est pas non plus si hostile comme se lamentait le vieux Henry Dunant.

HENRY DUNANT ET L'ISLAM

CONFÉRENCE DE MOHAMED BEN AHMED, CONSEILLER DU CICR À TUNIS, SUR HENRY DUNANT ET L'ALGÉRIE¹

Par MOHAMED BEN AHMED²



Après le mot d'ouverture du président du Croissant-Rouge algérien de Sétif, qui nous accueille au nom du *wali* de Sétif, après celui de la conservatrice du Musée public national de Sétif, voici celui de Mohamed Ben Ahmed, conseiller du CICR à Tunis. Il nous rappelle avec chaleur que « sans l'Algérie, le CICR. n'aurait jamais vu le jour ». Roger Durand clôt ensuite l'étape des mots d'ouverture.

Trois heures plus tard, après les conférences de Roger Durand (*Henry Dunant 1828-1910, de Genève à l'Algérie*), de Khalil Hedna (*Henry*

¹ Jeudi 30 octobre 2015, salle de Conférence du Musée national de Sétif.

² Cet article a été mis en forme par Elizabeth Moynier.



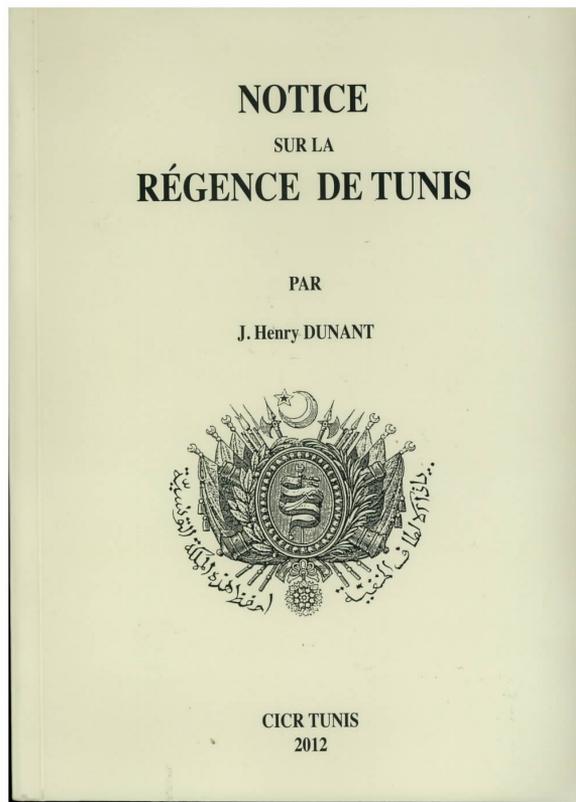
Dunant et Aïn-Arnat) et de Stefan Schomann (*Henry Dunant et Henri Nick*), où s'intercalèrent une pause-café et une visite de l'exposition sur les 150 ans du CICR en Algérie, rapidement remontée pour nous grâce à la diligence de Toufik Taïleb (responsable CICR des programmes de coopération avec le Croissant-Rouge algérien), Mohamed Ben Ahmed nous offre sa présentation vers 12h15.

En premier lieu, Mohamed remercie tous les volontaires du Croissant-Rouge algérien qui contribuent à la réussite du voyage de la délégation de la Société Henry-Dunant en Algérie. Il rappelle ensuite deux événements fondamentaux : le 150^{ème} anniversaire, en 2013, de la création de la Croix-Rouge (1863) et du Croissant-Rouge, ainsi que le 150^{ème} anniversaire, en 2014, de la codification du droit humanitaire et de la première *Convention de Genève* (1864).

D'abord intitulée *Henry Dunant et l'Islam*, la présentation de Mohamed est finalement renommée *Sur les traces de Dunant le Maghrébin*, ce qui permet à Mohamed de partir de l'ouvrage que J.-Henry Dunant a fait éditer à Genève en 1857, à l'Imprimerie de Jules-Guillaume Fick, après un voyage en Tunisie, de l'hiver 1856 au printemps 1857 : la *Notice sur la Régence de Tunis*. Cet ouvrage sera réédité en 1858 [idem], puis en 1975 par la Société tunisienne de diffusion. Mohamed, en 2011, en lancera une nouvelle édition, parue en 2012 [Délégation

HENRY DUNANT ET L'ISLAM

régionale du C.I.C.R. à Tunis, avec le soutien de l'ambassade de Suisse à Tunis], celle-là même qu'il nous a généreusement offerte. L'un des exemplaires d'origine (1857) est toujours la propriété de la famille du bey de Tunis, Mohamed bey, à qui J.-Henry Dunant l'avait respectueusement dédié. Le bey de Tunis, par reconnaissance, décerna ensuite à Henry Dunant, en 1858, la plus haute distinction de Tunisie, seule médaille honorifique non-européenne : le Nichan Al-Iftikhar (Ordre de l'Honneur).



La *Notice sur la Régence de Tunis* est une sorte de carnet de voyage, comme on aimait en écrire au XIX^{ème} siècle, avec une approche historique du pays, suivie d'indications sur le type de gouvernement, puis de descriptions géographiques avec mentions des différents climats

MOHAMED BEN AHMED

et des productions liées aux milieux ruraux ou urbains, complétée par des informations sur les populations, leurs coutumes, leurs savoirs, leurs religions, etc. Dunant voyageait alors en Tunisie plus en touriste intéressé par le pays lui-même qu'en homme d'affaires, qu'il l'était en Algérie depuis 1853. En étudiant l'histoire de la Tunisie, Dunant fut impressionné par le sage gouvernement d'Ahmed bey (1837-1855). En effet, ce souverain émancipa les juifs, autorisa l'ouverture d'écoles chrétiennes, réorganisa entièrement l'armée et modernisa son pays. Mais ce qui frappa surtout Dunant, c'est l'abolition totale de l'esclavage décidée en 1846, trente ans après l'abolition de l'esclavage des chrétiens par Mahmoud bey en 1816. Lorsque Dunant, qui connaissait l'Algérie depuis trois ans, arrive en Tunisie en 1856, le successeur d'Ahmed bey, Mohamed bey (1855-1859), vient de monter sur le trône en continuant la politique avisée d'Ahmed bey. Dunant commence alors à mettre en évidence l'esprit généreux de ces deux souverains. Il ne sera pas déçu, car le 9 septembre 1857, Mohamed bey proclama le Pacte fondamental (ou Loi fondamentale) qui accordait les mêmes droits aux juifs, aux chrétiens et aux musulmans. C'est ce Pacte qui sera à l'origine de la Constitution de la Tunisie de 1861.

C'est avec émotion que notre conférencier Mohamed Ben Ahmed nous présente les avancées politiques de ces deux grandes figures de son pays. Il pense, il en est même certain, que l'humanisme de Dunant a commencé de naître au contact de la politique humaniste de ces deux beys. Cependant, Dunant est déjà aussi imprégné de la fameuse hospitalité maghrébine. En Algérie, il a commencé d'apprendre l'arabe, dès 1853, sous l'égide de Sidi-Mohamed ben Ali Cherif, responsable d'une *zâwîya* (zaouia), c'est-à-dire, comme l'explique Dunant, d'une sorte de couvent consacré à la prière, à la bienfaisance et à l'instruction, où se rencontrent les gens de passage, qu'ils soient voyageurs, pèlerins, miséreux ou orphelins. Cet apprentissage de la langue permettra à Dunant d'entrer plus profondément en contact avec les ouvriers agricoles algériens avec lesquels il travaille et de mieux connaître le monde rural musulman. D'autre part, ses déplacements, en Algérie, puis en Tunisie, l'obligent à dépendre de l'hospitalité des paysans et des villageois et il est sensible à l'aspect sacré de cette hospitalité, l'*Ikram Addhif*, où l'hôte est considéré comme « l'hôte de Dieu ». De plus, l'austérité de son calvinisme se rapproche étroitement de la sobriété dont font preuve les paysans musulmans et de la frugalité des nomades qui se contentent d'une vie réduite à l'essentiel. Cette vie dépouillée et la simplicité de l'islam maghrébin ramènent aux pay-

HENRY DUNANT ET L'ISLAM

sages bibliques remplis de la divinité, où « sans intermédiaire, l'honneur de l'homme reflète l'honneur de Dieu. » C'est en outre l'époque où le rite malékite, compromis entre l'islam des penseurs, des savants et des oulémas, et celui du peuple, est alors majoritaire. Ce rite a fait beaucoup évoluer la culture musulmane aussi bien au Maghreb (Kairouan, Djerba, Tlemcen, Fès, etc.) qu'en Andalousie.

Dans sa Notice sur la Régence de Tunis, Dunant s'intéresse autant aux hommes, aux différentes ethnies et à l'organisation de leurs sociétés qu'à la cour du bey de Tunis et à sa façon de rendre humainement la justice. Mohamed considère cet ouvrage comme le reportage d'un voyageur humaniste, comme le sera *Un souvenir de Solférino*, paru en 1862, illustration de l'horreur du champ de bataille de Lombardie ; comme le sera aussi, une trentaine d'années plus tard *L'Avenir sanglant*, recueil de réflexions sur la guerre, les secours après les combats et l'anti-militarisme. Mais, curieusement, Henry Dunant n'a rien écrit sur l'Algérie...

A propos du *Souvenir de Solférino*, Mohamed rappelle l'exigence énoncée par Abd El-Kader en 1842 de traiter correctement les prisonniers français, ce qui constitue un élément supplémentaire de l'impact de l'Algérie sur Henry Dunant. D'ailleurs, dans sa Notice sur la Régence de Tunis, Dunant mentionne Abd El-Kader et le compare au roi de Numidie Jugurtha [IIe siècle av. J.-C.], ardent défenseur de son pays contre les conquérants romains, mais qui fut trahi par son beau-père : livré aux Romains, il mourut de faim dans un cachot humide de Rome. L'émir et théologien Abd El-Kader dut, quant à lui, quitter le monde spirituel pour prendre les armes et défendre son pays contre l'envahisseur français ; les Français ayant trahi leur promesse en 1847, l'émir fut transféré à son insu avec sa famille et sa suite à Toulon, où il fut arrêté ; il finit sa vie en exil, d'abord à Brousse (Turquie), puis à Damas (Syrie).

De nombreux éléments maghrébins vinrent ainsi façonner la vie algéro-tunisienne de Henry Dunant, qui renforcèrent assurément son esprit humanitaire naissant. On peut y ajouter une coutume islamique typique, celle des mois sacrés, que sont les quatre mois pendant lesquels la guerre est interdite, et dans laquelle Mohamed voit l'embryon de ce qui deviendra le droit international humanitaire.

La Notice sur la Régence de Tunis consacre un chapitre entier à l'esclavage et à son abolition par Ahmed bey en 1846. Cette décision a si bien frappé Dunant qu'il a étudié la question de plus près en compa-

MOHAMED BEN AHMED

rant l'esclavage chez les musulmans à l'esclavage pratiqué dans les États-Unis d'Amérique. Dans ce dernier pays, en effet, qui se réclame pourtant des valeurs de justice, d'égalité et de liberté, les esclaves ne sont que de vulgaires objets marchands que l'on peut traiter et maltraiter à sa guise, tandis qu'en Afrique musulmane, les esclaves sont des hommes dignes de respect, désormais libres de naissance grâce à la décision d'Ahmed bey. Du chapitre sur l'esclavage, Dunant fera en 1863 un tiré à part sous forme de livret facile à diffuser. Mohamed, à ce sujet, ne doute pas que les archives d'État de Tunis conservent des traces de Dunant et de ses écrits.

Mohamed termine sa présentation en mettant en regard deux dates qui se ressemblent et s'opposent, celles du 8 mai :

- le 8 mai 1828, naissance de Jean-Henry Dunant ;
- le 8 mai 1945, massacre de Sétif.

Ces deux dates, où se font écho, dans un intervalle de 117 ans, la naissance d'un grand humanitaire et le massacre d'une population sont comme liées. Elles marquent aussi bien la pire horreur que la plus magnifique des grandeurs, et permettent de croire à un avenir où le dialogue, les compromis, la mémoire, la complexité des événements se rejoignent et aboutissent à un élan humanitaire.

Comité de la Société Henry Dunant

Roger Durand, président

Cécile Dunant Martinez, vice-présidente

Lester Martinez, trésorier

Stéphane Aubert

Flávio Borda D'Água

Claire Dunant

Claire Druc

Maria Franzoni

Valérie Lathion

Ariane Vogel

Bernard Dunant, vice-président d'honneur

Crédits des illustrations et des photographiques

Collections privées

Impressum

Ce numéro a été conçu par Roger Durand, president@shd.ch, et mis en page par Valérie Lathion.



Le moulin aujourd'hui de la Société des moulins de Mons-Djémila

Genève, le 23 octobre 2018
© Société Henry Dunant

route du Grand-Lacy 92
1212 Grand-Lancy - Suisse

www.shd.ch
isbn 2-88163-093-6



www.geneve-humanitaire.ch